

Bulletin No : 42
Décembre 2010



Claude R. Jaeck
Délégué Général du Souvenir
Français de Chine.
claude.jaeck@souvenir-francais-
asie.com.

SOMMAIRE:

- Edmond Cotteau, touriste imprévu
- Pas de statue pour Charles De Montigny: (5^{ème} partie)
- Un demi siècle en terre Chinoise, l'histoire de la famille Kremer
- Auguste Borget, premier peintre français à Hong Kong
- courrier de Singapour: Stamford Raffles, fondateur de Singapour rencontre Napoléon Ier à Sainte-Hélène
- Mémoire de Lecture: Victor Segalen : Médecin, Voyageur, Archéologue, Visionnaire et Poète
- Le siège des légations et du Beitang (4^{ème} partie)
- Les Ecrivains D'Indochine: Dr. Jacques May, un médecin au Siam.

SOUVENONS NOUS !...

Quand dans une famille, unie par le cœur et l'intelligence, on compte, aux pieux jours des anniversaires, ceux dont la place reste vide, soit que la terrible faucheuse ait marqué le terme de leur vie, soit que les exigences du sort les tiennent loin du foyer, on aime à parler de ces chers absents; la pensée nous reporte vers eux avec une intensité telle que nous les revoyons; ils sont là, ils revivent, ils nous sourient, et pour l'instant, les vides se combleront et la famille peut encore un jour, se croire au complet. Grâce à cette faculté merveilleuse et puissante du souvenir, la mort et l'absence sont quelque peu vaincues; ils prennent encore leur part de notre vie, les disparus; leurs vertus, leurs talents, le bien qu'ils ont fait nous est à la fois un exemple et une consolation.

Dans notre grande famille française, nous avons aussi, dans nos jours de deuil ou de joie, la douleur de constater que notre histoire compte aussi « les places vides » de ceux qui sont morts pour la France, qui ont contribué à son rayonnement loin de leur terre natale. C'est ainsi que, traditionnellement, les 1^{er} et 11 novembre de chaque année nous nous souvenons de ceux qui nous ont précédé, et la liste est bien longue...

Nous le voyons lorsque tous les mois nous tentons de vous raconter l'histoire des français de Chine. Alors souvenons-nous !

Naissance De La Société D'histoire Des Français De Chine

Comme nous vous l'avons annoncé dans notre dernier numéro nous avons le plaisir de vous informer de la naissance de la Société d'Histoire des Français de Chine (SHFC).

En effet pour répondre aux attentes d'un grand nombre d'entre vous qui êtes venus, ces dernières années, grandir les rangs du Souvenir Français de Chine (SFC), une nouvelle entité prendra la relève pour la publication du fruit des recherches de nos membres et contributeurs.

Les membres du Souvenir Français de Chine à jour de leur cotisation en 2010 deviendront automatiquement et également membres de la Société d'Histoire des Français de Chine.

La SHFC se propose de publier annuellement un ouvrage rassemblant des articles plus élaborés répondant ainsi à l'exigence croissante de nos lecteurs.

La Lettre mensuelle du SFC publiera son dernier numéro dans le mois prochains.

Nous vous remercions pour votre fidélité et vos encouragements et qui ont souvent été d'un grand réconfort.

Je tiens aussi à remercier nos fidèles contributeurs qui ont cru dans notre aventure et qui continueront à nous soutenir dans cette nouvelle formule de publication annuelle.

Et puis il y a Jean-Michel Hostal, l'homme qui dans les coulisses a su mettre en page votre Lettre Mensuelle avec fidélité et la passion du travail bien fait que nous lui connaissons et à qui je voudrai à nouveau rendre un solennel hommage ici.

Qu'il soit remercié pour son soutien et son amitié sans faille.

Claude R. Jaeck



Edmond Cotteau, touriste de l'imprévu

En 1881, un voyageur français fait escale à Hong Kong dans l'idée de repartir immédiatement pour Canton. Un imprévu l'amène à rester dans la colonie britannique avant qu'une occasion inattendue le conduise ailleurs. Edmond Cotteau voyage ainsi, au gré des rencontres. Entre temps, il pose ses valises et sillonne la ville.



Hong Kong, chaise à porteurs

Edmond Cotteau est un grand voyageur ; ni pionnier ni explorateur, il se dit touriste et arpente la Terre de l'Amérique à l'Asie, par simple curiosité intellectuelle.

Il laisse des récits vivants et documentés qui lui donnent une solide réputation en son temps. Au début des années 1880, il est chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique en Sibérie et au Japon. Il accomplit son devoir avec zèle, puis décide de revenir en Europe par la mer via le Sud-Est de l'Asie.

Un périple qui le conduit jusqu'à Hong Kong. Il vient de Shanghai à bord du «Yang-Tsé» ; son arrivée dans la colonie britannique est mouvementée. Alors que le navire entre dans le port, on lui montre un grand bateau à vapeur blanc qui chauffe le long du quai.

Il s'agit de celui qui assure la liaison quotidienne entre Hong Kong et Canton et

qui part, tous les matins, à 6h précise.

Edmond Cotteau n'est pas particulièrement attiré par l'île Victoria, mais tient absolument à visiter Canton.

Il décide donc de profiter immédiatement de l'occasion. «Mon bagage est prêt ; à peine l'ancre a-t-elle touché le fond que je me précipite dans un sampan. La distance est assez longue, mais mon batelier fait force de rame, et je parviens à toucher le but, juste au moment où retentit le troisième coup de sifflet réglementaire, signal d'un départ imminent.

Par malheur, nous avons accosté du côté opposé de la coupée ; rapidement nous faisons le tour du navire ; j'escalade la jetée à l'instant même où se déroulent les amarres. On retire la planche ; je puis encore sauter ; ma valise me retient au rivage, j'hésite une seconde : c'en est assez pour que le fossé, s'élargissant lentement,

m'enlève toute possibilité de le franchir, et je reste sur le quai, faisant piteuse figure devant les rires moqueurs des passagers chinois».

Cette seconde d'hésitation laisse notre touriste à Hong Kong. Il n'ira même pas à Canton par la suite. Alors qu'il est encore sur le quai et que le bateau de Canton s'éloigne sans lui, «une nuée de coolies s'était ruée sur mon bagage ; c'était une bousculade, des cris et des gestes dont on n'a pas idée.

e pris le parti héroïque de reconquérir ma malle, à la force du poignet ; puis, m'asseyant dessus en tenant mon sac entre mes jambes, je m'en rapportai pour le reste à la Providence, laquelle ne tarda pas à se manifester sous la forme d'un majestueux policeman hindou, au teint bronzé, aux formes athlétiques. A sa vue, le tapage cesse comme par enchantement ».

>>> Le policier est Sikh et Cotteau sympathise avec lui en marmonnant des souvenirs d'hindoustani et en évoquant son voyage en Inde quelques années auparavant.

Une fois installé, le Français commence par se renseigner sur cette destination imprévue et retrace la jeune histoire de la colonie sans omettre un détail peu connu : « Cette île fait partie du groupe des Ladrões (voleurs en portugais), ainsi nommée autrefois par les Portugais de Macao, à cause du penchant de leurs habitants à la piraterie ».

Et de continuer en s'extasiant sur les choix et les résultats de l'administration britannique : « C'est un des plus magnifiques ports du monde ; entouré de montagnes pittoresques, il réunit dans le même tableau, comme le dit un auteur anglais, l'aspect sauvage des paysages de l'Ecosse à la beauté classique de l'Italie, encore rehaussée par la splendeur de la nature tropicale ».

L'historique et les descriptions passés, Edmond Cotteau parle chiffre et s'attarde sur l'impressionnante capacité commerciale de la ville. Il annonce par exemple qu'en 1879, la part du Royaume-Uni dans le commerce de la Chine s'élève à presque 900 millions de francs, dont 545 pour Hong Kong. Le voyageur brocarde au passage la France dont les chiffres sont très loin de ces résultats.

Le policier est Sikh et Cotteau sympathise avec lui en marmonnant des souvenirs d'hindoustani et en évoquant son voyage en Inde quelques années auparavant.

Une fois installé, le Français commence par se renseigner sur cette destination imprévue et retrace la jeune histoire de la colonie sans omettre un détail peu connu :

« Cette île fait partie du groupe des Ladrões (voleurs en portugais), ainsi nommée autrefois par les Portugais de Macao, à cause du penchant de leurs habitants à la piraterie ». Et de continuer en s'extasiant sur les choix et les résultats de l'administration britannique : « C'est un des plus magnifiques ports du monde ; entouré de montagnes pittoresques, il réunit dans le même tableau, comme le dit un auteur anglais, l'aspect sauvage des paysages de l'Ecosse à la beauté classique de l'Italie, encore rehaussée par la splendeur de la nature tropicale ».

L'historique et les descriptions passés, Edmond Cotteau parle chiffre et s'attarde sur l'impressionnante capacité commerciale de la ville. Il annonce par exemple qu'en 1879, la part du Royaume-Uni dans le commerce de la Chine s'élève à presque 900 millions de francs, dont 545 pour Hong Kong. Le voyageur brocarde au passage la France dont les chiffres sont très loin de ces résultats. Comme les hommes, elles portent des fardeaux et rament courageusement, ayant souvent sur leur dos, enveloppé dans un morceau d'étoffe, un bébé dont la tête ballante



Edmond Cotteau

suit tous leurs mouvements.

Le bateau sert de logement à toute la famille ; on y fait la cuisine dans un vase en terre. Des enfants grouillent dans tous les recoins ; hier, dans mon sampan, en levant la planche sur laquelle j'étais assis, j'en ai vu trois, blottis au fond ».

Edmond Cotteau découvre la ville depuis les bas-fonds miséreux jusque sur les hauteurs luxueuses du Pic. Ses aventures avec les coolies sont nombreuses : il lui est impossible d'aller où il veut faute de se faire comprendre. Les trajets demandés s'achèvent toujours à une autre destination. Il découvre ainsi le Jardin botanique, « une merveille ». « Sur les pentes escarpées, les Anglais ont su créer de belles pelouses d'un gazon toujours vert, et faire croître sur un rocher, autrefois nu et sans eau, les arbres les plus gracieux des tropiques ».

Le Français hésite sur sa destination suivante : on lui déconseille fortement les Philippines à cause du choléra et des tracasseries de l'administration espagnole et, alors

qu'il essaye d'organiser son escapade vers Canton, un nouvel événement l'en détourne. Lors d'un dîner chez un compatriote négociant du nom de Marty, il rencontre un couple installé depuis plusieurs années à Hai-Phong en Indochine. Ces derniers parlent si bien du Tonkin et des merveilles de leur région que le lendemain matin, Edmond Cotteau est avec eux à bord d'un nouveau navire pour une nouvelle destination... toute aussi imprévue que la précédente. ●

François Drêmeaux

Professeur d'histoire
Lycée Français Hong Kong
Membre du Souvenir Français de Chine



Sources : COTTEAU Edmond,
*Un touriste dans l'Extrême
Orient*, Hachette, Paris, 1883.
Remerciements à M. Yves
Azémar et son inépuisable
librairie d'ouvrages anciens
sur l'Asie, 89 Hollywood road -
Hong Kong.

Pas De Statue Pour Charles De Montigny (5 et fin)

Le traité de commerce avec le Siam signé, Montigny voit sa mission prolongée au Cambodge et en Annam. Mais là, les choses se passent mal et il est rendu responsable de cet échec. En juin 1857, Montigny retourne à son consulat de Shanghai. Finies les relations si cordiales avec Alphonse de Bourboulon, lequel n'a pas pardonné à Montigny d'avoir été choisi pour la mission au Siam, alors qu'il la guignait. Il se retrouve en conflit permanent avec son supérieur, dont la rancune est tenace. Ce dernier n'aura de cesse de lui reprocher son indiscipline et son esprit d'indépendance. Le voici revenu au temps de Codrika, celui des avanies, des blâmes et des désaveux.

En retrouvant Shanghai, après quatre années d'absence, Montigny découvre une ville qui s'est une nouvelle fois complètement transformée. En bien ! C'est maintenant la concession française qui a profité de ces bouleversements.

De septembre 1853 à février 1855, la ville chinoise a été occupée par les bandes de la Triade et de la société secrète du Petit Couteau (une branche du mouvement taiping), en lutte contre la dynastie impériale.

Les magistrats chinois ont disparu. Les insurgés, qui n'ont jamais eu l'intention d'empiéter sur les concessions étrangères, ont alors détruit les constructions proches de la muraille du Nord, tandis que les Impériaux incendiaient le faubourg de l'Est. L'amiral Laguerre en a profité pour raser tout un quartier de masures. Ces démolitions conjuguées vont permettre de dégager des terrains constructibles.

Les hostilités sitôt terminées, les demandes d'acquisitions de terrains se multiplient. Les événements ont provoqué l'afflux de plusieurs dizaines de milliers de réfugiés, venus des provinces voisines pour trouver un abri dans les concessions, lesquelles à l'origine étaient censées n'accueillir que les seuls résidents étrangers.

Après la chute de Nankin - tombé aux mains des rebelles, qui y ont installé leur capitale en mars 1854 - les gros propriétaires terriens et les mandarins se sont réfugiés en nombre à Shanghai, en quête de sécurité. Il faut construire d'urgence des logements. Débute alors une incroyable fièvre de construction. De nombreux étrangers ont également commencé à s'installer sur la concession française.

Le consulat émigre vers un terrain proche de la rivière, acquis par Remi. D'importants travaux de terrassement sont entrepris, des rues tracées, des ponts élevés. Les bords du Huangpu, qui n'étaient qu'un « talus fangeux supportant des masures minées par les eaux

et tombant de vétusté » (La Grandière), font bientôt place à des quais aménagés. Les rives basses et boueuses sont exhaussées, qui donneront naissance au futur quai de France. Un début de vie municipale s'organise, avec un petit corps de police. À l'emplacement d'un marécage parsemé de masures, Montigny découvre une vraie ville, avec des maisons à l'européenne et même des réverbères munis de lampes à huile.

“ *Après la chute de Nankin - tombé aux mains des rebelles, qui y ont installé leur capitale en mars 1854 - les gros propriétaires terriens et les mandarins se sont réfugiés en nombre à Shanghai, en quête de sécurité. Il faut construire d'urgence des logements.* ”

La concession britannique et la concession américaine se sont pareillement développées, avec une administration des douanes chinoises et un conseil municipal.

Les affaires se développent à un rythme vertigineux, la population chinoise croît de manière exponentielle, de plusieurs centaines de milliers de personnes.

La population étrangère connaît également un accroissement remarquable. En 1856, et pendant sept années, Shanghai va connaître une période de prospérité incroyable, unique dans son histoire.

C'est l'apogée de ceux qu'on appelle les « princes marchands », les taipans, les grands patrons.

Pendant quatre ans, le loyal, fidèle et dévoué Benoît Edan a assuré au mieux l'intérim de Montigny. Il a dû affronter une situation périlleuse engendrée par l'état d'insécurité permanent dû aux Taiping. Montigny

retrouve son autorité de « noble consul de la grande nation française. Il est présent à Shanghai au début de la deuxième guerre de l'opium. Il a l'occasion de rencontrer le baron Gros, l'ambassadeur extraordinaire envoyé par la France pour conclure un nouveau traité avec la Chine.

L'année 1859 sera une des plus éprouvantes de son existence.

Son état de santé se fait de plus en plus précaire. Soudain il se sent vieux. Il ne peut échapper au bilan de sa vie en Chine. À quoi bon tout son dévouement et son courage, voire son héroïsme !

À quoi ont servi les efforts surhumains qu'il a déployés, au physique comme au moral, et l'exil sous un climat infâme qui a ruiné sa santé ! Tout cela pour n'y trouver en fin de compte qu'injustice et pauvreté. Mais son sens du devoir et la foi dans sa mission l'emportent une fois encore.

En juillet 1858, petite consolation, Montigny est finalement nommé consul général de Shanghai, avec un traitement de 38 000 francs.

Mais en avril 1859, c'est le coup de massue. Montigny apprend que les gouvernements français et anglais, suite au traité de Tianjin conclu avec la Chine, ont décidé de transférer leurs légations à Shanghai.

C'est ainsi que la légation de France en Chine est transférée de Macao à Shanghai, tandis que le consulat de Shanghai est supprimé.

Montigny est informé par Bourboulon qu'il est nommé au consulat général de Canton, nouvellement créé. Un drôle de cadeau et une piètre promotion, même si son traitement passe à 50 000 francs. La France n'a même pas de murs à Canton pour abriter un consulat, son agent sur place est obligé de résider sur une jonque... Montigny prend cette affectation pour une disgrâce. Il préfère rentrer en France et se faire mettre en disponibilité.

Il explique cependant qu'en raison de l'état de santé de sa femme, il ne peut quitter Shanghai. En juin 1859, il abandonne finalement son poste, après avoir de nouveau confié la gérance du consulat à Benoît Edan.

>>> Son départ est tenu secret. Quand la nouvelle est connue, c'est la stupeur. On loue unanimement sa droiture, son sens de la justice et la noblesse de son caractère. En 24 heures, un message de sympathie, de regret et de remerciement pour les services rendus, accompagnés de vœux, recueille quatre cent cinquante signatures.

Il lui est remis par tout ce que la communauté étrangère compte de membres éminents.

Les autorités chinoises s'y sont même associées, malgré le contexte politique. Cette manifestation spontanée de sympathie devait rester unique dans les annales de Shanghai.

Jamais le départ d'un diplomate ne suscitera par la suite pareille émotion dans la communauté étrangère.

Ainsi se termine la carrière de Charles de Montigny.

Charles de Montigny meurt le 14 septembre 1868. Ses obsèques ont lieu en l'église de la Madeleine, à Paris, et l'inhumation au cimetière du Père Lachaise.

Citons l'amiral Jurien de la Gravière, lequel rend ce vibrant hommage à la ténacité et à la clairvoyance du consul : « Il n'avait à sa disposition ni la force qui eût pu intimider, ni la pompe qui eût pu éblouir.

Il n'avait que la trempe de son caractère, son activité et le nom de la France, presque ignoré dans le Nord de la Chine.

“
Il n'avait à sa disposition ni la force qui eût pu intimider, ni la pompe qui eût pu éblouir.
Il n'avait que la trempe de son caractère.
”

Il fit de ce nom un si bon et si judicieux usage qu'au bout de quelques mois ce consul, débarqué sur les quais de Shanghai par un canot étranger, faisait trembler les autorités chinoises, exigeait pour la France la concession d'un terrain aussi vaste que celui qui avait été accordé à la communauté anglaise et couvrait de son patronage redouté les missions catholiques... »

Du fondateur de la concession française, un seul souvenir est resté, à Shanghai, à la limite de la concession française, le boulevard Montigny.

La Chine a accueilli de nombreux consuls de France, qui ont laissé leur trace dans l'histoire ou dans la littérature. À commencer par le comte Julien de Rochechouart (Excursions autour du monde, Pékin et l'intérieur de la Chine) et Eugène Simon (La cité chinoise). On connaît mieux Auguste François (1857 - 1935) et surtout Albert Bodard (1883 - 1969), grâce à son fils Lucien, et aussi les poètes consuls que sont Paul Claudel (1868 - 1955) et Alexis Léger (Saint John Perse, 1887 - 1975). Parmi tous ces diplomates, qui ont contribué à la gloire de la diplomatie française et qui sont devenus célèbres, le nom de Charles de Montigny, resté le plus obscur, mérite pourtant de figurer en première place. ●



Bernard Brizay
Résident de Paris

publi-information

Désormais, même loin, continuez à honorer le souvenir de vos proches défunts

En Sa Mémoire :

des sépultures entretenues et fleuries toute l'année...



Pour beaucoup il est important que la tombe familiale reste propre et fleurie tout au long de l'année.

Mais il n'est pas toujours facile de réaliser soi-même cet entretien (manque de temps, perte de mobilité, éloignement géographique, ...).

C'est pour apporter une solution à toutes ces situations difficiles que la société « En Sa Mémoire » et son équipe interviennent au quotidien.

Elle propose, toute l'année, un service complet d'entretien et de fleurissement des sépultures des proches défunts, « pour laisser le temps disponible au seul recueillement ».

En Sa mémoire se définit comme une « extension fami-



liale » et garantit une implication, un respect, équitables à ceux d'une démarche personnelle.

Le fonctionnement est simple et transparent : libre choix de la fréquence d'intervention et des compositions de plantes dans les catalogues, envoi d'une photo de la réalisation (courrier ou email).

Le procédé d'entretien innovant est 100% écologique, sans impact environnemental.

En Sa Mémoire couvre les régions Ile de France, PACA, et Rhône-Alpes. Le développement d'un réseau national est en cours.

Désormais, même loin, même par manque de mobilité, vous pouvez continuer à honorer le souvenir de vos proches défunts.

Contact :

Tél : 04.42.700.800

Site internet : www.en-sa-memoire.fr

Un demi-siècle en terre chinoise (1892 – 1946)

L'histoire de la famille Kremer à Shanghai

Ma tante Eliane m'a remis en 1978 un petit livret d'une vingtaine de pages, illustré de quelques photographies intitulé « de Lorraine en Chine ». Sœur aînée de mon père Georges Jourdan, elle était alors âgée de 72 ans. Elle souhaitait transmettre un témoignage écrit sur l'histoire de l'installation de leurs grands-parents à Shanghai en 1892-93, sur leur vie et celle de leurs enfants. Les derniers descendants de la famille Kremer ont quitté Shanghai en 1946, à la fin de la seconde guerre mondiale, soit après une présence de plus d'un demi-siècle.

Ce livret apporte un témoignage familial. Il couvre la première partie du séjour de cette famille à Shanghai, de 1892 à 1913 environ, soit une vingtaine d'années. Le ton est sincère et souvent naïf. Certaines expressions ne seraient plus employées de nos jours mais les juger avec notre point de vue actuel serait absurde.

Je voudrais remercier Claude Jaeck, Délégué général, d'avoir ouvert les pages du Bulletin du Souvenir français pour la Chine, à ce récit d'une famille française qui partit s'installer dans la Concession française de Shanghai à la fin du XIX^{ème} siècle.

Hélène Jourdan Résidente de Paris Membre du Souvenir français de Chine.

De Lorraine en Chine...

« A Willerwald, petit village de Lorraine, de l'arrondissement de Forbach (Moselle), naissait le 14 octobre 1836, Jean-Baptiste Kremer. Son père Jean, modeste fonctionnaire et sa mère Catherine Verniot étaient des gens fort simples. Hélas ils moururent jeunes laissant trois orphelins : Suzanne, Nicolas et Jean-Baptiste. Les enfants furent élevés, dit-on par une tante dure et sévère.

Le jeune Jean-Baptiste avait un rêve : devenir militaire et pour cela entrer à Saint-Cyr ; mais on ne le lui permit pas ; alors poursuivant son idée, il signa un engagement dans l'Armée.

Il fut vite remarqué de ses chefs et ayant obtenu des grades, il prépara le concours de l'Ecole spéciale de Saint Maixent, et enfin put réaliser son rêve de toujours devenir officier.

Lieutenant, puis Capitaine dans l'infanterie de Marine, il fit des campagnes coloniales, dont le Tonkin, et ce fut la guerre de 1870, la défaite, l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, et justement de Metz et de son pays natal qu'il ne revit jamais.

Le capitaine Jean-Baptiste Kremer fut envoyé par son régiment en garnison à Brest.

Et, là ce fut le grand tournant de sa destinée, il rencontra et épousa une jeune Bretonne, Paula Marzin.

Il quitta l'armée et entra dans l'entreprise de son beau-père. Quelques années passèrent dans la grande maison de Saint Renan ; il y avait maintenant 4 enfants : l'aînée Marie, Paul, Pierre et Alice la cadette.

Le malheur s'abattit sur cette famille heureuse : le père Marzin mourut ; les affaires qui étaient prospères, périclitèrent ; l'entreprise



Jean-Baptiste Kremer, capitaine d'infanterie

fut mise en liquidation et toute la famille partit s'installer à Saint-Brieuc.

Jean-Baptiste décida d'accepter un poste dans la construction du canal de Panama qui avait commencé en 1881 avec de Lesseps. Ce fut une longue et pénible séparation. Un dur climat, la maladie, une terrible fièvre jaune et le rapatriement après ce que l'on a appelé le scandale de Panama, l'arrêt des travaux et la ruine de milliers de gens.

Sa femme et leurs 4 enfants étaient restés à Saint-Brieuc. A son retour, il dut repartir à zéro et il le fera courageusement.

La Chine ou le grand tournant

1892, la république française n'avait pas vingt ans ; elle bâtissait un Empire colonial pour se remettre de la défaite de 1870 et de la perte de deux belles provinces. En Asie, elle obtenait des territoires pour y installer des comptoirs et commercer avec ces pays lointains.

Ainsi la France obtint un bail de 99 ans pour une Concession sur une assez vaste bande de terre au bord du Wang Po (dont une partie de ce qui devenait devenir la ville de Shanghai à quelques kilomètres de l'estuaire du Yang Tsé Kiang). La Concession devait s'administrer elle-même, pourvoir à sa défense extérieure et organiser sa sécurité intérieure, donc avec des

Détachements de l'Armée et sa propre police. Le Consul général faisant fonction de Préfet. On avait donc besoin de personnel et de fonctionnaires.

C'est ainsi que bien loin de sa Lorraine natale, le premier des Kremer s'expatria en Chine avec sa famille.

Après la terrible expérience de Panama, Jean-Baptiste avait maintenant 56 ans ; une carrière brisée par sa démission de l'Armée et il lui fallait absolument faire vivre sa nombreuse famille.

Or, en ce temps-là, régnait en Chine la dernière Impératrice Douairière Tseu-Hi, sans scrupule, autoritaire, au milieu de la corruption générale, à Pékin.

Dans les provinces, c'était l'anarchie la plus complète, la guerre civile perpétuelle, le peuple misérable ; dans les campagnes les bandits de grand chemin faisaient la loi.

Dans la Concession française, entourée de marécages ou régnaient en maître les moustiques vecteurs de paludisme et les amibes de dysenterie,

>>>

Le Consul de France de Shanghai, Mr Ratard, entouré de son personnel, du Grand Père Kremer et de son fils aîné Paul



>>> au bord du Wang Poo limoneux, quelques Français s'organisaient. En peu d'années, la Concession devint une jolie ville, saine et moderne où vinrent se fixer des milliers, puis des centaines de milliers de Chinois.

Hélas, les autorités chinoises étaient incapables d'assurer la moindre sécurité à leurs propres ressortissants ni aux étrangers, bien sûr. Il fallait donc créer une milice militaire, une police pour faire régner l'ordre dans la ville et en garder les frontières.

Aussi le Consul général de France demanda au Ministère des affaires étrangères de lui envoyer quelqu'un d'urgence, qui aurait les fonctions de Préfet de Police. Ce ne fut pas facile de trouver une personne qui voulût bien s'expatrier si loin au moins cinq ans

Notre grand-père avait des relations avec maints de ses anciens camarades dans l'Armée et au Ministère. Aussi, lorsque les Affaires étrangères alertèrent le Ministère de la Guerre au sujet d'un officier ou ancien officier susceptible d'accepter un tel poste, ses amis pensèrent à lui. C'était une chance unique de repartir pour une nouvelle carrière et sortir de la médiocrité où ils étaient tombés.

Ce fut évidemment un nouveau drame dans la famille : aller à l'autre bout du monde, au milieu de ces chinois qu'on appelait « barbares ».

Enfin, après bien des discussions, des larmes, il fut décidé que le père s'en irait seul, se rendre compte de la vie là-bas,

du climat, des études possibles pour les enfants etc. Le voyage durait 35 jours depuis Marseille, par un paquebot des Messageries maritimes.

C'était un magnifique voyage. Les lettres mettaient bien sûr aussi longtemps pour parvenir de Chine en France et vice-versa.

De Bretagne, on resta donc longtemps sans nouvelles, mais lorsqu'elles arrivèrent, elles furent bonnes et très encourageantes.

Il y avait des écoles : un couvent où les sœurs Auxiliatrices donnaient un bon enseignement primaire, en anglais et en français ; un collège de Maristes (Ecoles chrétiennes), un très bon service hospitalier, avec médecins français, et sœurs de Charité de Saint-Paul, un beau logement assuré.

La Concession avait déjà été assainie ; les rapports avec les autorités chinoises étaient bons et la collaboration avec les autres Concessions européennes excellentes.

La vie était agréable, le climat supportable, malgré les deux mois humides et chauds de l'été.

Il y avait déjà un nombre assez grand de Français, outre les Missionnaires, l'armée, les fonctionnaires des différents services, des négociants d'import-export, beaucoup de « soyeux » de Lyon, donc des banques. Rien n'empêchait toute la famille de venir rejoindre leur père à Shanghai. Un beau jour de 1893 elle quitta Saint-Brieuc pour aller s'embarquer à Marseille.

Shanghai ou 12 années de bonheur...
1893 fut donc une grande année pour la famille Kremer.

Ce départ fit sensation à Saint-Brieuc. Au collège et au couvent que fréquentaient les enfants on fit des neuvaines pour eux et leurs parents qui s'en allaient là-bas, si loin, chez ces chinois, des « affreux sauvages » sûrement.

Après 35 jours de voyage, des escales merveilleuses, au port de Shanghai, déjà très important où aux paquebots et cargos se mêlaient les grandes jonques chinoise ; la famille fut réunie et commença une nouvelle vie. Pendant les douze années qui suivirent, ce fut une vie heureuse. L'aisance retrouvée, la vie matérielle plus facile, un beau logement de fonction ; le père était heureux dans sa situation ; ce travail d'organisation et de commandement lui convenait parfaitement.

Il assurait un poste officiel et honorifique en collaboration avec le Consul général, avec les autorités des autres Concessions européennes et du Gouvernement impérial chinois.

Tous l'aimaient, ses supérieurs, comme ses subalternes. Grand-père était donc apprécié pour ses capacités, sa bonté et son honnêteté intransigeante.

Dans ce pays où la concussion et le bakchich (kumshow en chinois) étaient de règle, les fonctionnaires comme les autres étaient tentés chaque jour...

Donc, il fallait organiser cette nouvelle existence, penser à l'éducation des filles et des grands fils. Pour Marie, elle avait terminé ses études, venant

>>>

>>> venant de passer son Brevet supérieur en France, elle n'avait qu'à continuer ses leçons de piano et être la jeune fille de la maison..

Alice, la petite n'avait que 12 ans ; elle irait suivre les cours chez les sœurs Auxiliatrices qui avaient une école, un orphelinat où elles recueillaient les petites filles métisses et chinoises abandonnées par leurs parents trop pauvres ou tout simplement parce qu'elles étaient des « filles ».

Quant aux deux garçons, Pierre et Paul avaient environ 15 et 17 ans. A Shanghai à cette époque, il n'y avait pas encore de collège ni d'université, comme il y en eut plus tard. Les parents décidèrent donc de les envoyer au Japon, à Kyoto, vieille capitale de ce pays où les Jésuites étaient installés depuis longtemps. Ce n'était pas tout près; il fallait plusieurs jours de bateau pour aller jusqu'à Kobé ou Yokohama, puis rejoindre Kyoto.

Et ainsi plusieurs années passèrent. La Concession française devenait une ville propre, où l'on pouvait être assuré d'une certaine tranquillité et à l'abri des brigandages et des guerres civiles. La population chinoise venait y chercher refuge et s'y installer. Les chinois formaient une grande partie des employés municipaux et de la Police municipale, des Employés de commerce, etc...

Naturellement, les rapports avec les Européens des autres Concessions étaient des plus cordiaux et amicaux. Des jeunes gens venaient de France pour les Maisons d'Import-Export, les usines de soieries de Lyon ou de Turin. La vie continuait calmement pour la famille Kremer, tout allait bien.

On était donc en 1898. Les deux fils Paul et Pierre terminaient leurs études chez les Pères de Kyoto. Ils réussirent l'un et l'autre, leur concours à l'entrée, l'un dans la carrière consulaire, l'autre dans l'Administration des Douanes Impériales Chinoises, où ils gravirent les divers échelons avec succès pour arriver à la fin de leur vie à un grade élevé.

Ils eurent donc beaucoup de satisfactions dans leur carrière malgré les avatars de leur vie privée, guerres, captivité etc... Marie, l'aînée de la famille, cette même année épousa Antoine Puthod, jeune Français arrivé de Lyon comme Inspecteur et Importateur de soie grège pour les manufactures et usines de tissage de Lyon.

Alice, de 7 ans sa cadette, âgée de 17 ans en 1898, belle jeune fille brune et vive, retourna en France avec ses parents pour leur congé régulier après ce long séjour de 5 ans.

En cinq ans, beaucoup de choses s'étaient passées en France ; la fameuse « affaire »



Les Grands Parents Kremer à Shanghai 1900/1905

Dreyfus qui avait tant divisé les Français, les luttes anticléricales qui pointaient à l'horizon et toujours la hantise de l'Allemagne et le désir de venger un jour la défaite de 1870. En Chine le régime avançait lentement vers sa triste fin avec l'anarchie et la corruption. Deux ans plus tard éclatait la guerre des Boxers.

La Concession française se maintenait avec prospérité ; les Français, les autres Européens et la population chinoise vivaient en bonne entente, sous le drapeau français.

Les quelques mois de congés passèrent sûrement bien vite, à revoir la Bretagne, la famille et les amis ; une visite à Paris pour les affaires de Grand-Père dans les divers Ministères, et ce fut le retour, toujours par un paquebot des Messageries maritimes, le joli voyage et la réinstallation dans le vaste appartement de la Municipalité de la rue du Consulat.

La vie reprenait donc son cours, avec des joies et des peines. Les joies étaient la naissance de petits-enfants dans la famille Puthod et les satisfactions que donnaient les deux fils dans leur carrière. Pierre, dans divers ports de Chine et Paul, nommé jeune chancelier au Consulat de Shanghai.

Alice notre mère, gaie, serviable et toujours gentille avec tous. La peine vint à plusieurs reprises, de l'état de santé de leur père, qui se rétablit une première fois et eut le bonheur de pouvoir assister au mariage de la petite Alice le 12 juin 1905, à l'âge de 24 ans, avec Paul Jourdan venu de Paris l'année précédente comme administrateur délégué d'une grande Société. Le Grand-Père Kremer retomba malade bientôt et il mourut le 1er janvier 1906 à Shanghai. Ce fut le premier de la famille à reposer en cette terre d'exil, mais qui lui avait été hospitalière et où il fut heureux pendant 12 ans. Grand-Mère fut évidemment dans un grand désarroi. Heureusement ses deux fils l'aiderent à surmonter ce malheur. Paul revint en France pour son congé et emmena sa mère

réconfortée à la pensée de revoir ses filles, l'aînée Marie, à Lyon et Alice, la cadette à Paris.

Elle resta à Paris avec Paul et Alice Jourdan quelques semaines. En mars 1906, je venais au monde ; Eliane, leur première fille. Je fus la joie et la consolation de tous. L'année suivante, Grand-Mère s'en revint à Shanghai avec la famille Jourdan, qui s'était agrandie d'une deuxième fille, ma soeur Simone.

Deux fils naquirent ensuite à Shanghai, Raymond en 1909 et Edouard en 1910. Plus tard, en 1919, naquit Georges à Séoul en Corée du sud où Paul Jourdan occupa un emploi durant quelques années.

Grand-Mère vécut heureuse, allant chez les uns ou les autres de ses enfants. Elle alla rejoindre son cher mari au cimetière français de Shanghai en octobre 1913.

Ainsi Jean-Baptiste Kremer de Lorraine et Paula Marzin de Bretagne, après une vie mouvementée, difficile et dure parfois, la terminèrent sur cette terre lointaine.

Si un jour, il vous arrivait, mes chers neveux et nièces, cousins et petits cousins, d'aller en cette Chine (qui n'est plus si lointaine), ayez une pensée reconnaissante pour ces grands-parents et arrières grands-parents. Ils ne vous ont pas laissé de château, ni de fortune mais un nom que vous pouvez être fiers de porter, un nom synonyme de droiture, d'honnêteté et d'honneur.

Si ces voyages vous emmènent à Shanghai, demandez si le vieux cimetière français de Pa-Sien-Jo existe toujours et allez vous recueillir sur leurs tombes.

L'histoire que je viens de vous conter est donc un résumé des différents événements survenus à vos proches aïeux, tels qu'ils m'ont été transmis par ma mère et que m'ont laissé mes souvenirs d'enfance. ●

Eliane Jourdan
Fait à Nice en 1978

Stamford Raffles, fondateur de Singapour rencontre Napoléon Ier à Sainte-Hélène

Sir Stamford Raffles (1781-1826) est principalement connu pour avoir fondé Singapour en 1819 au nom de la English East India Company. Cet homme autodidacte, influencé par le siècle des Lumières, passionné de botanique est aussi un francophile francophone! Après la fin de sa gouvernance de Java en 1816, lors de son retour en Angleterre, il fait escale sur l'île de Sainte-Hélène où il rencontre celui qui fut le maître de l'Europe, Napoléon Ier.

En mars 1805, Sir Raffles est nommé secrétaire-assistant du nouveau gouverneur de Penang, Philip Dundas. En juin 1810, il rencontre le Gouverneur-Général Minto à Calcutta pour lui présenter un memorandum.

Il souhaite lui démontrer l'importance de l'île de Java pour l'Angleterre et la faisabilité du projet de prendre le contrôle de cette possession de la Compagnie Néerlandaises des Indes Orientales.

En octobre 1810, il obtient l'accord pour préparer l'expédition de Java, alors aux mains des Français. En effet, après la conquête des Pays-Bas en 1806 par les armées françaises, la colonie des Indes Néerlandaises passe alors sous le contrôle de la France napoléonienne. En mai 1811, le Gouverneur-Général de l'île de Java est le général Jan Willem Janssens, il est aidé du général de brigade français Jean-Marie Jumel.

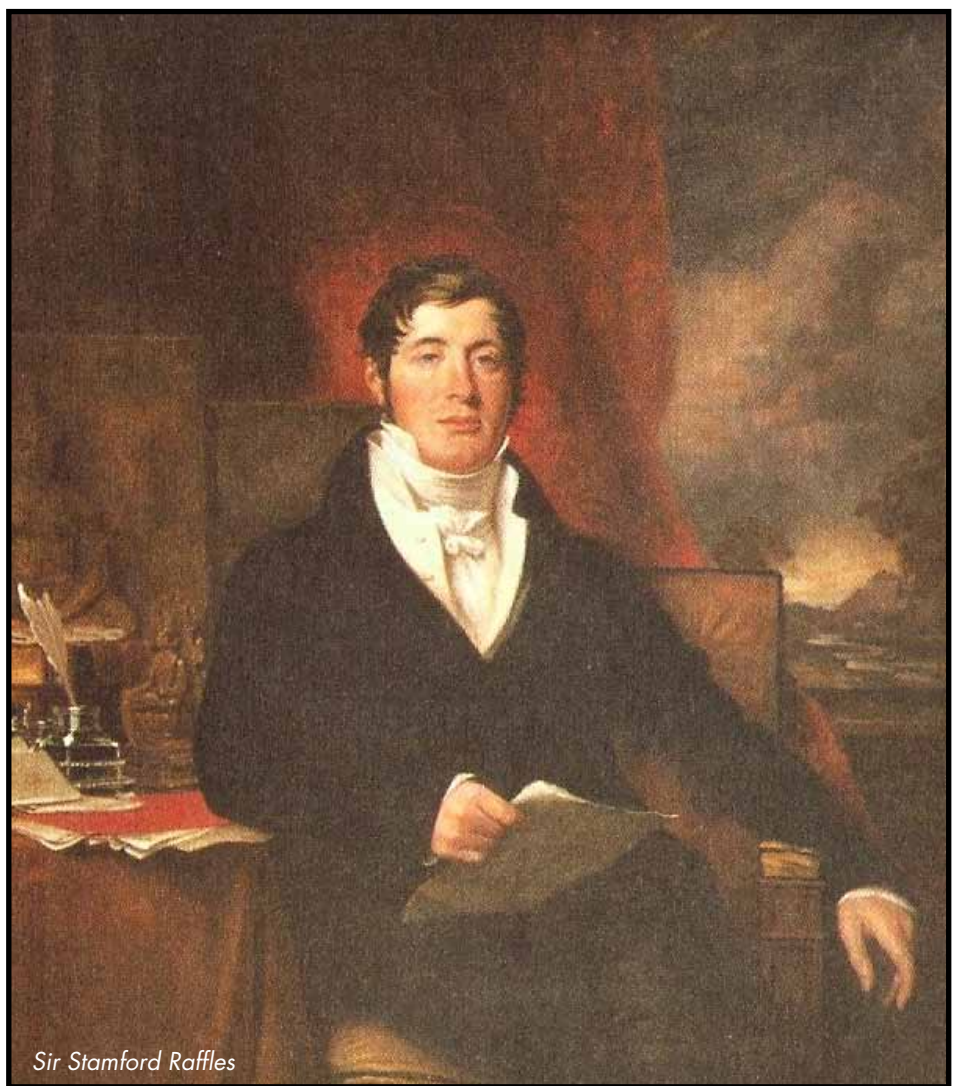
Ils doivent faire face à l'arrivée des troupes aguerries britanniques. En juin 1811, l'opération militaire est un succès pour les britanniques. Raffles s'installe alors à Bogor, à une trentaine de kilomètres de Batavia, et porte le titre de Lieutenant-Gouverneur de Java. Quatre ans et demi plus tard, il est destitué de ses fonctions par Lord Moira, nouveau Gouverneur-Général du Bengale.

La English East India Company et la couronne britannique considèrent, en effet, que Java ne rapporte pas assez. Il quitte alors cette île pour rentrer en Angleterre le 25 mars 1816. A bord du Ganges, Raffles souhaite faire une escale à Sainte-Hélène pour rencontrer un des hommes qu'il considère comme un des hommes les plus importants du siècle : Napoléon Ier.

A Sainte-Hélène

Depuis le 17 octobre 1815, l'Empereur Napoléon est retenu prisonnier sur l'île anglaise de Sainte-Hélène. Elle est située en plein Atlantique, à 1900 kms de l'Afrique et à 2900 kms du Brésil.

Ne souhaitant pas revoir une nouvelle tentative d'évasion, les Anglais ont mis



Sir Stamford Raffles

en place des mesures de sureté contraignantes. Sur la petite île, la résidence de Napoléon, Longwood, se trouve au milieu d'une plaine, non loin du petit village de James-Town. Dans son exil, Il est notamment accompagné du Comte de Bertrand, Grand Maréchal d'Etat, du Comte de Lascazas, Conseiller d'Etat, du Capitaine Poniatowski, un officier d'origine polonaise fidèle à Bonaparte, de Cipriani son maître d'hôtel depuis plus de vingt cinq ans...

La résidence de Longwood est de petite taille et est entourée par des sentinelles régulièrement relevées. Un camp pour 250 hommes est aménagé pour surveiller le fameux prisonnier français. Au niveau côtier, aucun bâtiment ne peut s'approcher de l'île sans être vu. Dès qu'un bateau est repéré, des signaux en informent les navires chargés de scruter l'Océan. Il n'est jamais permis à un navire de jeter l'ancre près de l'île, sans en avoir préalablement obtenu l'accord.

>>>

>>> La rencontre

Après un mois et demi de traversée, le capitaine du Ganges, Falconer passe sans difficulté le cap de Bonne-Espérance et accoste à Sainte-Hélène le 18 mai 1816, à environ trois heures du matin. Ce n'est qu'à 10 heures du matin que le navire obtient enfin l'autorisation de jeter l'ancre. Une petite embarcation emmène jusqu'au rivage Raffles et son entourage composé notamment de Thomas Travers, son aide-de-camp, et du chirurgien Sevestre. Les autorisations du gouverneur Sir Hudson Lowe, puis celle du Comte de Bertrand, Grand Maréchal du Palais pour rencontrer Napoléon sont confirmées. Mais ce dernier, souffrant, annule le rendez-vous, qui est reporté au lendemain matin.

Après avoir pris un petit-déjeuner avec la petite cour de l'ancien Empereur, arrive enfin la rencontre tant attendue. Dans un courrier du 20 mai 1818 qu'il envoie à Alexander Hare, une connaissance de Java, Raffles la décrit ainsi : « *Our hopes were now about to be realized, and we accordingly assembled in a room which overlooked the garden, waiting for the summons. Buonaparte invariably receives his visitors in this bower or while walking in the garden (...)*

Our first view of him was from the window across the lawn, where we beheld, not what we expected, an interesting animated and martial figure but a heavy, clumsy-looking man, moving with a very awkward gait, and reminding us of a citizen lounging in the tea-gardens about London on a Sunday afternoon.

He was dressed in a large but plain cocked hat, dark green hunting coat, with a star on the left breast, white kerseymere breeches, and white silk stockings. He had no sooner passed in review than the Count Lascazas quitted the party and came to inform me that the Emperor would receive me. Now, then, behold me in the presence of certainly the greatest man of the age.

I will not attempt to describe to you the feelings with which I approached him; let it suffice that I say they were in every way favourable to him. His talents had always demanded my admiration, and in his brilliancy of this side of his character. In a word, I felt compassion for his present situation. On my nearer approach he stopped, took off his hat and slightly bowed, then placing his hat under his left arm, commenced a string of questions, which he put in quick succession, and in a tone and manner as unexpected as authoritative.

Your name? Where are you from? What country? You are from Java; did you accompany the expedition against it? Had the Dutch taken possession?

How do the kings of the Islands conduct themselves? Are the Spices Islands (Moluccas) also ceded? In what ship did you come? What cargo? Is the java coffee better than the Bourbon? Does Batavia continue as unhealthy as ever? Then, looking towards the gentleman forming my suite, who are these?



Buste de Napoléon, du sculpteur Canova, aurait appartenu à Sir Raffles

I then introduced Garnham. Your name? Your regiment? Have you been wounded? Travers was next introduced, when he was in like manner demanded his name and regiment.

On introducing Sir Tholmas Sevestre as a 'chirurgien', he repeated 'surgeon', 'surgeon', and making the inclination to move, we mutually bowed, put on our hats, and turning back to back, withdrew from each other.

Après un rafraîchissement proposé par le comte de Bertrand, Raffles et son entourage reprennent leurs chevaux afin de regagner rapidement le navire.

Le Ganges quitte Sainte-Hélène et arrive à Londres le 16 juin 1816.

Il est très déçu par le peu de courtoisie de cet homme qui le regarde à peine, et qui l'assomme de questions.

Dans son courrier de 1818, il revient longuement sur le personnage:

Buonaparte must either be very different in his present appearance and demeanour to what he once was, or we have all been in a great measure deceived. In person he is more like old Wardenaar, of Batavia, than any name I can name. This resemblance struck us all.

To be sure, he has not quite so large belly, but in other points he does not fall short in size. His face is square, his colour sallow, and his eyes jaundiced without reflecting one ray of light. His visage in general was not unlike that of a Brazilian-Portuguese. Though still deficient in animation, his manner was abrupt, rude and authoritative, and the most ungentelemanly that I ever witnessed. While speaking he took snuff, or rather seemed to take it, for there was none in his box, and altogether treated us in the same manner, as in his worst humour he was wont to do, His Own inferiors'. Raffles conclut son portrait par ces quelques mots cinglants: "This man is a monster."

Maxime PILON

Bibliographie :
www.napoleon1er.com, Les mesures de sûreté,
Notes d'origine anglaise et française.
D.C. Boulger, The life of Sir Stamford Raffles, The Pepin Press, 1897
C.E. Wurtzburg, Raffles of the eastern isles, Oxford University Press, 1954

Victor Segalen : Médecin, Voyageur, Archéologue, Visionnaire et Poète

(Biographie - Dr. Christian Régnier)

Victor Segalen né à Brest le 14 janvier 1878, fut façonné par la marine, les voyages, la littérature, l'ethnologie, l'archéologie, la sinologie, la musique, la photographie... et la médecine qu'il étudie à l'Ecole de Médecine Navale de Bordeaux. Segalen écrit tous les jours pendant trente ans, pétrissant ses phrases, remâchant ses idées jusqu'à la perfection. La popularité de ses écrits s'est accrue de manière significative ces vingt dernières années au point qu'actuellement il est considéré comme l'une des grandes lumières de la littérature française moderne au même titre que Paul Claudel, Paul Valéry, et Saint John Perse, non seulement pour sa poésie, ses essais sur Rimbaud, Gauguin et la sculpture chinoise mais aussi pour ses travaux en sinologie et sa théorie relative à l'exotisme et à l'esthétisme interculturel.

Après des études secondaires médiocres dans une école de Jésuites qui ont fait naître en lui une aversion pour le catholicisme, il découvre le monde de l'art par l'intermédiaire de la musique, et il devient même un talentueux pianiste. En 1893, il rate son baccalauréat par suite d'un problème de santé psychique qui le fait plonger dans une profonde dépression. Plus tard, après avoir passé une année à la Faculté des Sciences de Rennes, il présentera et réussira en 1898, le difficile examen d'entrée de l'Ecole de Médecine Navale de Bordeaux pour y être enrôlé le 21 octobre de la même année mais souffrira de manière récurrente pendant ses études médicales de ces problèmes de neurasthénie. La musique est comme un remède magique, et il admire particulièrement les œuvres de Berlioz, Saint-Saëns, Weber et Debussy.

Curieux, et intéressé par les innovations, il se met à apprendre les techniques naissantes de la photographie ce qui lui servira durant ses travaux archéologiques en Chine. Pendant son séjour à Bordeaux, il se mettra à l'opium, drogue largement répandue dans la marine à l'époque.

Au printemps 1902, Segalen termine sa formation d'officier à Toulon. Très peu motivé par les examens en général, il décroche une place qui ne lui permet pas de postuler pour l'Extrême-Orient, très demandé en ce temps là. Il est alors nommé sur un poste en Polynésie Française.

En 1903, il débarque à Hiva Oa où a vécu le peintre Paul Gauguin. C'est en écrivant un essai sur le peintre que se révèle sa vocation littéraire. Il va aussi bien sûr s'intéresser à la culture tahitienne pour laquelle il affiche une grande sensibilité tout en déplorant son éradication par le colonialisme et les missionnaires européens dans son roman intitulé « Les Immémoriaux ».



En fin 1904, c'est le retour en France à bord du navire « La Durance ». Le navire fera escale à Nouméa, à Batavia, et à Colombo où il restera deux mois pour réparer des avaries.

Sa rencontre avec le bouddhisme indien va l'inspirer pour sa pièce « Siddhârta » dédiée à Claude Debussy. Le 9 janvier 1905, la Durance accoste enfin à Djibouti,

et c'est la rencontre avec la mémoire de Rimbaud. Segalen écrit « *La mémoire de Rimbaud me hante. Grâce à la découverte de quelques documents, j'essaye de comprendre qui il était réellement* ».

Le voyage s'arrête à Toulon au début du mois de février, et rentré à Brest il épouse Yvonne Hébert, fille d'un éminent médecin de Brest.

>>>

>>> De 1905 à 1908, Segalen restera en France, à Brest d'abord puis à Paris, et ensuite à Cherbourg où il exercera la médecine. Pendant cette période, il multiplie les réunions avec les intellectuels et les artistes de l'époque, et il continue à écrire sans relâche.

Viennent alors les voyages en Chine, et sa période de maturité littéraire. Victor Segalen est attiré par l'Extrême-Orient depuis son adolescence.

Il ira en Chine à trois reprises : en avril 1909, en février 1914 et en février 1917 pour mener trois missions archéologiques, et en même temps il témoignera du déclin de l'Empire du Milieu.

Tout d'abord, il réside en Chine de 1909 à 1913 où il écrit la majeure partie de son œuvre littéraire et poétique. En 1908, il se met à l'étude de la langue chinoise qu'il apprend à l'Ecole des Langues Orientales à Paris.

Il passera même en 1909 l'examen d'interprète de la Marine. De 1909 à 1910, sa mission archéologique va le mener à parcourir avec son ami Augusto Gilbert de Voisins, le Nord et le Centre de la Chine. En 1910, il réside à Pékin avec sa femme, et son fils, et il admire les chefs d'œuvre architecturaux de l'Empire.

Sa correspondance d'alors témoigne de son obsession de comprendre la diversité culturelle de l'intérieur plutôt qu'avec des yeux d'Européen. « *L'important est d'aider les gens à comprendre. Il n'est pas question que je dise ce que je pense des Chinois mais plutôt il faut que j' imagine ce qu'ils pensent d'eux-mêmes.* »

En 1910, Segalen commence à travailler sur l'une de ses œuvres majeures intitulée « René Leys » qui est construite sous la forme d'un journal et reflète le désir obsessionnel du narrateur de pénétrer l'Empire chinois par « l'intérieur », représenté par la Cité Interdite de Pékin, symbole de cette quête vers la connaissance. Il va alors multiplier les stratégies pour y parvenir. Il étudie le mandarin avec un Maître chinois tout en l'utilisant pour obtenir des informations sur la vie du Palais.

De janvier à mai 1911, il s'occupe de soigner, à sa demande les victimes de la peste de la ville de Shanghaiguan en Mandchourie. Du mois d'août 1912 à mars 1913, il est nommé médecin particulier de Yuan Keting, le fils du premier président de la république de Chine, et il réside à Kenan.

Pour sa collection de poèmes intitulée « Stèles », et publiée à Pékin en 1912, il décide de les faire imprimer à la façon chinoise, sur des rouleaux. C'est une collection de poésies en prose inspirée des stèles et mausolés funéraires qui jalonnent le paysage chinois. Ces stèles représentent toujours quatre significations symboliques basées sur leur orientation : le sud pour l'Empire et le pouvoir, le nord pour l'amitié, l'est pour l'amour, et l'ouest pour la bravoure militaire.



Après un bref séjour en France, Victor Segalen revient en Chine en 1914 pour effectuer une nouvelle mission archéologique et géographique. Accompagné de Jean Lartigue et d' Augusto Gilbert de Voisins, il fait des relevés de la tombe de l'Empereur Qin Shi Huangdi, lieu où seront découverts plus tard les fameux guerriers enterrés « terracotta ». Le 6 mars de la même année, Segalen découvre et déterre alors la plus ancienne statue monumentale connue, celle du cheval terrasant un barbare de la période Han (117 Avant J.C.).

Segalen retourne en France quand la première guerre mondiale est déclarée, et il demande à servir sur le front des Flandres. En février 1917, il retourne en Chine avec la mission d'examiner médicalement les travailleurs chinois recrutés pour les usines françaises d'armements. Parallèlement, il va également mener une série de fouilles archéologiques dans la région de Nankin sur les tombes des dynasties Han et Tang.

Segalen quittera définitivement la Chine au début de l'année 1918, et il arrivera à Toulon en très mauvaise condition physique, épuisé par son séjour. Après être resté brièvement à Paris pour compléter un grade de spécialiste, il retourne à Brest pour s'occuper des victimes de l'épidémie de grippe espagnole. S'épuisant à la tâche, et extrêmement affecté par les morts de ses amis Chavannes, et Debussy, souffrant aussi d'avoir arrêté de fumer l'opium, Segalen sombre une fois de plus dans une profonde neurasthénie. Il est hospitalisé au Val-de-Grâce en janvier 1919. Ce n'est qu'en avril qu'il retourne enfin chez lui en Bretagne.



Un jour de mai, sorti se promener dans la forêt de Huelgoat, son corps est retrouvé deux jours plus tard sans vie avec pour seul témoin un livre ouvert des œuvres de Shakespeare.

Il laissait derrière lui une œuvre mince mais dense, et de première importance, faite de romans, d'essais et de poèmes. Ses œuvres complètes ne furent néanmoins publiées qu'en 1995 tandis que se faisait jour une appréciation croissante pour les écrits si originaux de ce chantre de l'esthétisme, de l'exotisme et du symbolisme doublé d'un fin analyste des implications réelles de la diversité culturelle vécue de l'intérieur.



Michel Nivelle
Membre du Souvenir Français
de Chine,
résident de Shanghai

Le siège des légations et du Beitang:

Le Beitang : une nasse attaquée de toutes parts (4eme partie)

Dans ce quatrième article sur le siège du quartier des légations et du Beitang de Juin à Août 1900 nous plongeons maintenant dans l'horreur. Le Beitang, dernier refuge pour plus de 3000 chrétiens chinois, se voit attaqué de toutes parts par des hordes de Boxers alliés aux réguliers de l'armée impériale et dont le seul but est de tous les exterminer.



Chrétiens décapités

Le Beitang se trouve complètement isolé
Dès le 15 juin 1900, à l'exception de quelques braves chrétiens faisant la navette entre le quartier des légations et le Beitang, la zone se retrouvait complètement isolée.

Les portes de la ville étaient gardées par les troupes du Prince Tuan et avaient reçu comme consigne d'égorger tous les chrétiens qui s'y présentaient.

Les soldats français et le contingent d'italiens, épaulés par les réfugiés chrétiens, se tenaient à leurs postes de combat tout au long des murs d'enceinte du Beitang.

Le 15 au soir, le quartier fut cerné par une troupe importante de Boxers rugissants et agressifs.

Tous les orphelins et les jeunes filles du couvent furent rassemblés dans la cathédrale.

Une première attaque était repoussée par deux salves meurtrières.

Changeant de tactique, les Boxers incendièrent les maisons avoisinantes, espérant ainsi bouter le feu aux bâtiments du Beitang.

Les assiégés savaient maintenant à quoi s'en tenir : il fallait résister coûte que coûte et ce, Dieu seul savait pour combien de temps....

Mgr Favier, assisté par Soeur de Jaurias, rassembla les vivres dont un stock avait heureusement été apporté peu de temps avant le siège. Paul Henry fit le compte de munitions et renforça les remparts.

Le lendemain, les canons amenés par les réguliers projetèrent plusieurs obus sur la cathédrale, tuant quelques fidèles. Paul Henry nota dans son journal en avoir reçu cinq cent trente ce jour-là!

Le 22 juin, les assiégés contre-attaquèrent et s'emparèrent d'un canon posté imprudemment en face de la porte sud. La pièce fut immédiatement mise en place et utilisée pour bombarder les maisons où étaient retranchés les Boxers.

Le 23, Paul Henry note dans son carnet : « reçu 96 coups de canon..... » Le 27, le second maître Jouannic fut mortellement blessé. Les attaques se poursuivirent et la mitraille plut sur le Beitang pendant les jours qui suivirent. Le 7 juillet, une pluie de fusées, de grenades et de pots-à-feu s'abattirent sur les toitures, embrasant nombreuses d'entre-elles : de nombreuses victimes furent à déplorer et l'institut de la Sainte Enfance n'était plus que ruines. Le 11, les assiégeants avaient creusé une mine près de l'enceinte est et la firent sauter.

>>>

>>> L'explosion tua 5 réfugiés et projeta les gravats sur trente mètres, enfonçant les toits, crevant les plafonds et lézardant les murs.

Les 15 et 16, la canonnade se prolongea nuit et jour, démarrant partout des incendies et tuant deux militaires.

L'angoisse monta d'un cran chez les assiégés au bruit sourd de creusement d'autres mines sous leurs pieds. Ils décidèrent de creuser des contre-mines, mais le 18, une formidable explosion éclata, ensevelissant les vingt chrétiens qui y travaillaient et en blessant beaucoup d'autres.

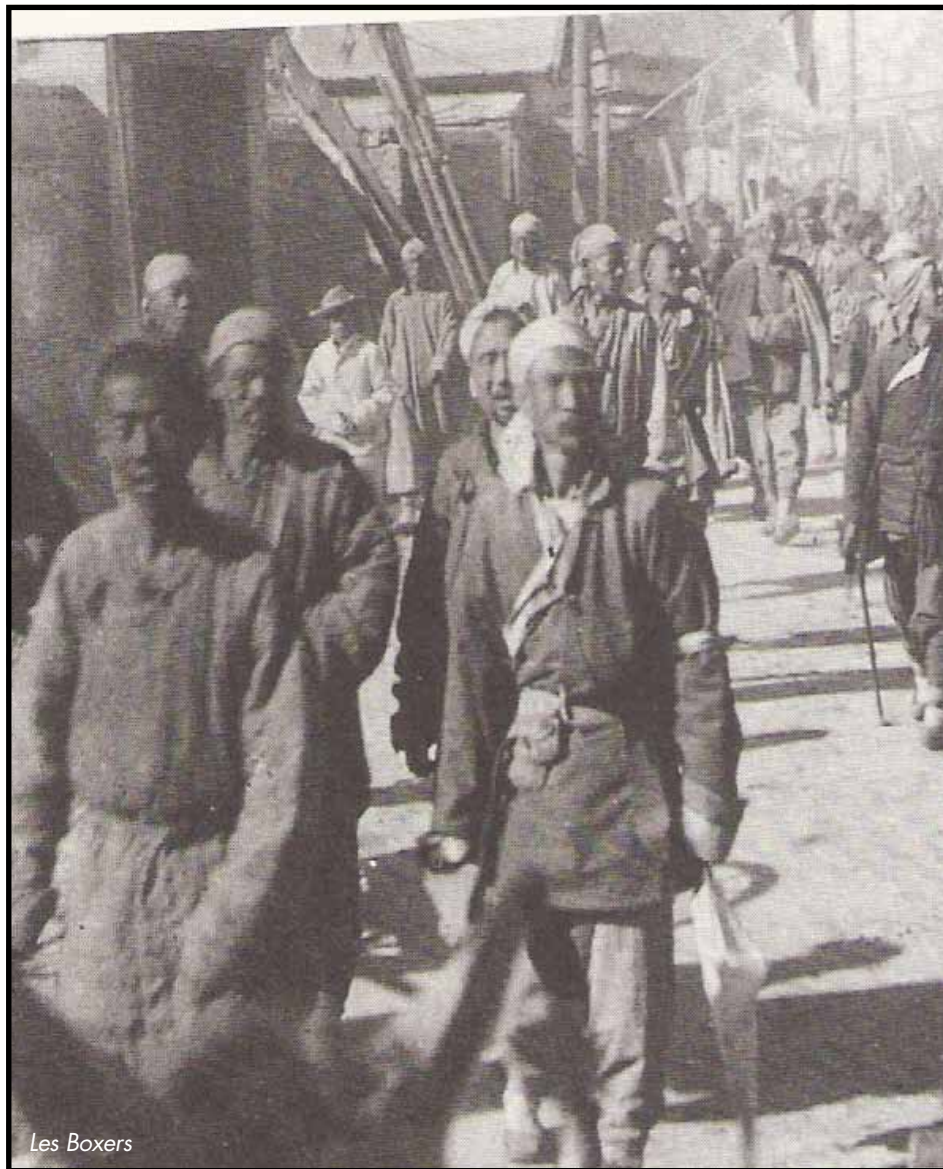
Le moral y prit un coup, d'autant que les vivres diminuaient et l'espoir de se voir délivrer rapidement s'éloignait. Ce jour-là, Paul Henry rédigea son testament....

Le 21 juillet, les assiégés comptèrent avoir pour 15 jours de vivres.

Le 23, les Boxers attaquèrent de trois côtés en même temps, mais de nombreuses salves parvinrent à les disperser et à éliminer 150 d'entre eux.

Pendant la nuit du 29 au 30, l'assaut des Boxers se porta vers l'enceinte Est, gardée par les italiens dont les munitions venaient à manquer.

Paul Henry se porta à leur secours avec une douzaine de fusiliers. Un messager signala alors qu'une autre attaque s'opérait au nord. Paul Henry se précipita avec deux de ses hommes. Un de ses hommes se posta pour faire feu, mais une balle lui transperça l'épaule et vint perforer de cou de Paul Henry placé derrière lui. Il descendit des remparts et tituba avant de s'effondrer. Ses hommes ne purent rien faire pour le sauver....



Les Boxers



Ruines après leur passage

Le moral des réfugiés en fut gravement affecté car Paul Henry avait été un commandant hors pair, son dévouement et sa foi avaient rendu courage à nombreux d'entre eux.

De plus, le rationnement devenait un sérieux problème : d'une livre de riz, de fèves ou de millet par personne, on en était réduit à moins de trois cent grammes. Plus de deux cent enfants criaient de faim et cent soixante de ces innocents avaient déjà été enterrés depuis le début du siège....

Alors que le Beitang vivait un calvaire, le quartier des légations également assiégé n'en menait pas bien large. Mais c'est ce que nous verrons dans un prochain article. ●



Charles Lagrange
Membre du Souvenir Français
de Chine
Résident de Pékin

Dr. Jacques May, un médecin au Siam.

Enfin, voilà un livre qui se passe, au moins en partie, au Siam dans les années 30. Un livre peu connu en français mais qui a rencontré plus de succès dans ses versions anglaise et allemande.

Nous n'avons que peu de renseignements sur l'auteur, qui est né Jacques Meyer, semble-t-il à Paris, en 1896.

Après ses études de médecine, un ami lui propose de prendre sa place dans la capitale du Siam en 1932.

Ce sera le début d'une carrière de médecin colonial en Asie, qui prendra fin en août 1940, lorsque, Professeur de médecine à l'Université de Hanoï, il fuira l'Indochine vichyste sur un bateau britannique.

La deuxième partie de sa vie se passera aux Etats-Unis, où il se fera le champion des études sur l'influence que peut avoir un climat tropical sur des pathologies connues.

Tout au long de son excellent livre, le Dr May va nous raconter sa découverte de l'Asie et de ses peuples à travers les étonnements, parfois naïfs, du médecin occidental, qui doit imposer son art à des populations auxquelles la médecine moderne, inconnue, fait peur.

'Bangkok à cette époque, en 1932, n'abritait qu'un petit million d'habitants et il était courant d'y voir d'énormes serpents traverser les rails du tramway.'

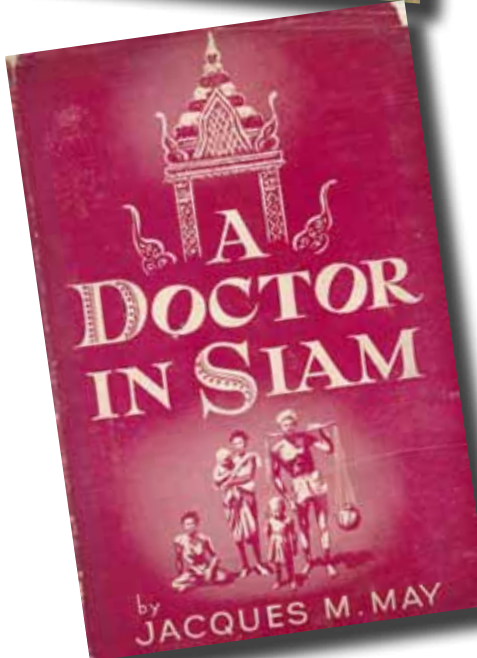
Le médecin partage son temps entre l'hôpital religieux français (St Louis) et son cabinet, où il reçoit d'étonnantes visites; les maux de ses patients sont toujours les mêmes, le ventre et le bas-ventre, les dysenteries et les maladies vénériennes.

Mais alors, le médecin occidental se heurtait à l'extrême pudeur de son patient, refusant de se soumettre à un examen précis.

Même chose au Palais, où l'on frôlera l'incident diplomatique quand le Dr May devra intervenir et sauver la vie d'une princesse recluse du harem, pour laquelle le moindre contact avec un homme restait un crime.

Tout pouvait arriver au Siam de cette époque où le paludisme causait la mort de 50.000 personnes par an.

Mais la plus grande surprise du praticien sera le nombre de parasites que ses patients pouvaient abriter :



'L'Indochine, l'Indonésie, la Birmanie et l'Inde ne souffraient pas vraiment d'être des colonies ; mais les populations de ces territoires étaient asservies par de plus grands tyrans silencieux : les vers intestinaux et les parasites sanguicoles.'

Soigner les corps mais bien souvent découvrir les âmes; essayer de comprendre, deviner quelles souffrances se cachent derrière la maladie; le Dr May va petit à petit découvrir l'Asie et ses secrets.

Toute une suite d'anecdotes, d'histoires humaines, poignantes, cocasses parfois, souvent tragiques, composent le livre.

Des personnages étonnants comme ce Fletcher, l'ami Anglais, qui va s'éteindre un soir, au son de la 9ème Symphonie, tué par le secret inavoué de ses cent pipes d'opium par jour...

Des histoires émouvantes, comme celle de cette si jeune et jolie pensionnaire de la chambre 18, jeune Française qu'on a trouvée inconsciente à l'arrivée du train de Chiang Mai, et qui conservera son mystère, ses yeux tristes fixés sur ces flacons où s'écoulent son sang et sa vie.

Et encore cette jeune Allemande, épouse d'un médecin chinois, qui lui refuse d'être conduite à l'hôpital pour la césarienne qui lui sauvera la vie, tant que le beau-père n'aura pas donné son accord pour la sortie du yamen familial.

Le Dr. May sera reçu à son concours d'agrégation et reviendra au Tonkin en 1938.

Après avoir décrit son combat contre une épidémie de choléra, il nous racontera la dernière et émouvante histoire de Leysey Boyne, cette si jolie métisse, séduite et lâchement abandonnée et qui ne sait pas que son jeune amant, est lui-même à l'article de la mort dans la chambre voisine de l'hôpital de Hanoï.



François Doré
Librairie du Siam et
des Colonies - Bangkok
librairiedusiam@cgsiam.com
Membre du Souvenir Français
de Chine.

Demandez votre carte de Membre du Souvenir Français de Chine!



Cotisation: 30 euros ou 300 RMB par an

Imprimez le bulletin d'adhésion ci dessous, complétez le ou joignez votre carte de visite et renvoyez le à l'adresse indiquée accompagné de votre règlement **de préférence 300 rmb en espèce** ou alors 30 euros par chèque libellé au nom de Christian Roussel.

à envoyer à : M. Christian Roussel, Trésorier

Xijiao BaoCheng Garden, B 11 - 101 Jin Bang Road - Shanghai 200335 CHINE

courriel : tresorier@souvenir-francais-asie.com - tel. +86 - 138 189 891 82

LE SOUVENIR FRANCAIS DE CHINE

*Le Souvenir Français est une Association Nationale Couronnée
par l'Académie Française et l'Académie des Sciences Morales et Politiques*

**SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S.E. M. HERVE LADSOUS
AMBASSADEUR DE FRANCE EN CHINE**

Membres Honoraires

*Marc Fonbaustier, Consul Général de France à Hong Kong
Jean-raphael Peytregnet, Consul Général de France à Canton
Thierry Mathou, Consul Général de France à Shanghai
Christian Testot, Consul Général de France à Pékin
Serge Lavroff, Consul Général de France à Wuhan
Emmanuel Rousseau, Consul Général de France à Chengdu
Rene Consolo, Consul Général de France à Shenyang
Loic Frouart, Attaché de Defense*

Annick De Kermadec-Bentzman, Présidente de la Chambre de Commerce Française de Chine

BULLETIN D'ADHESION

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
Téléphone : _____
Portable : _____
Courriel : _____

à envoyer à : M. Christian Roussel, Trésorier
Xijiao BaoCheng Garden, B 11 - 101 Jin Bang Road - Shanghai 200335 CHINE
courriel : tresorier@souvenir-francais-asie.com - tel. + 86 138 189 891 82
www.souvenir-francais-asie.com

Correspondant LSF à PEKIN :
M. Marc Burban,
tel. + (86) 15810363113
email. marcburban1@hotmail.fr

Correspondant LSF à HONG KONG
M. Francois Drémeaux,
tel. + (852) 6607 2607
email. francoisdremeaux@yahoo.fr

Délégué général pour la Chine à SHANGHAI:
M. Claude R. Jaeck,
tel. + (86) 13816506725
clauder.jaek@souvenir-francais-asie.com